

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 5

Artikel: La dernière leçon du professeur Clasius : nouvelle : (suite)
Autor: Blondel. Aug.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de toutes les jaseries de Lausanne, de mes amis. Pour celles-ci, tu sais bien à quelles sources les puiser; je n'ai pas besoin de te les indiquer.

On attend à tout instant des dépêches. Adieu.

Ton fils,
G. WILLER.

PARDON, LE FISC

Mais qui diable nous a fait dire, samedi dernier, que le fisc ne rend jamais rien, « pas même ce qu'il a touché indûment » ? C'est une imposture, paraît-il. Nous faisons amende honorable.

Le fisc n'est pas voleur. Il est correct. S'il est prompt à rectifier les « erreurs », que, par inattention sans doute, certains contribuables commettent à leur profit, il n'est pas moins empressé à signaler aux intéressés les inexactitudes de leur déclaration, quand elles leur sont préjudiciables. Et si même il lui arrive de percevoir plus qu'il ne lui revient, il rend tout bonnement la somme touchée indûment, comme le ferait le plus honnête des négociants.

Et, cette fois, vous pouvez nous en croire. Le renseignement est exact; nous le tenons d'une personne très autorisée.

Nous parlons ici, il va sans dire, du fisc vaudois. C'est le seul, d'ailleurs, que nous connaissons, et cela nous suffit.

Tout le monde en veut! — Au restaurant, un jour de presse.

— Garçon, vous comptez un demi-poulet cinq francs?

— La moitié qui reste est si difficile à placer, m'sieu.

La-dessus, un voisin, un habitué, demande la dite moitié.

On lui apporte l'addition: « Demi-poulet, sept francs. »

— Comment, vous avez le toupet!

— C'était le dernier morceau de volaille qui nous restait; tout le monde en voulait.

Quatre-vingt-treize. — Dites-donc, sergent, on parle toujours de quatre-vingt-treize. Qu'est-ce que c'est que ça?

— Quatre-vingt-treize!... quatre-vingt-treize! Mais tout le monde sait cela... Quatre-vingt-treize, c'est la révolution de 1830.

Hélas! — Une mère qui est très coquette et encore très belle se regarde dans le miroir et dit à sa fille:

— Hortense, que donnerais-tu pour avoir la beauté de ta mère?

— Ce que tu donnerais, maman, pour avoir mon âge.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

2

La dernière leçon du professeur Clasius.

NOUVELLE PAR AUG. BLONDEL

II (suite)

Si du moins elle avait trouvé dans miss une amie et une confidente, mais celle-ci traitait les rêveries de l'enfant de sentimentalisme maladif, et ne connaissait d'autre correctif à cet état de choses que les bifticks saignants et des leçons de gymnastique... Ce n'est point qu'elle eût mauvais cœur, mais de quoi en vérité pouvait-elle se plaindre, cette enfant à qui rien ne manquait de ce qui manque à tant de déshérités d'ici-bas.

Nini, en désespoir de cause, songea à l'oncle

LES GENS AIMABLES

Un lundi matin, vous vous rendez, les jambes fléchissantes, à votre bureau. En passant sous les fenêtres d'une pension de Russes, la maîtresse de céans guette le moment propice pour secouer sur vos frais habits, les débris de la nappe du déjeuner.

Au cours d'une soirée, au cercle, on vous prie de chanter. Vous commencez la mélodie: « Montagnes des Pyrénées » (le seul chant solo que vous connaissiez). On applaudit. Mais le lendemain vous entendez dire: « N'aurait-il pas pu chanter quelque chose d'un genre un peu plus nouveau? — Quelle scie! — Encore s'il avait une belle voix! » (Vous promettez de ne plus ouvrir le bec en soirée.)

Vous faites respectueusement remarquer à votre garçon laitier que la propreté de ses mains laisse parfois à désirer. Réponse immédiate: « S'pèce de muffle, on va vous en f...icher des mains blanches pour les pourboires que votre vieille me donne! »

Votre belle-mère prise (sa fille) met les hauts prix pour lui procurer du bon tabac. Au cours d'un dîner intime, vous croyez devoir célébrer les mérites de cette ancienne habitude qui se perd. Belle-maman voit une moquerie dans ces paroles et vous reproche l'air incivil que vous aviez lors de la demande en mariage de sa Jeanne (une perle).

Vous vous attendrissez sur le sort d'un veau qu'on mène à l'abattoir. Des amis vous feront remarquer que vous avez le cœur d'une femme et qu'au restaurant vous ne dédaignez point les petits rognons sautés au madère.

Un soir, pour la quatrième fois dans une bonne pinte, vous sirotez trois décis de Dézaley. Au moment précis où vous allongez le bras pour saisir votre chaud manteau (— 12 degrés au thermomètre de la Cité), vous laissez choir le verre. Naturellement, il se brise. Vous savez alors les lazzi des habitués du café: Chauffez la colle... Qui casse paie... C'est rien le « dedans ». Vos nerfs se crispent.

Vous avancez timidement à un haut fonctionnaire fédéral votre avis sur les affreux timbres-poste dont la Mutter Helvétia nous a gratifiés. On vous répond aussitôt que vous n'y comprenez rien, que vous ne faites que répéter ce que tout le monde dit, et qu'au surplus vous n'avez rien à dire.

Dans votre poche, vous serrez précieusement un portefeuille contenant votre paye mensuelle (fr. 116,60). Vous le perdez, mettez un avis dans la *Feuille* et l'honnête personne qui l'a trouvé vous le rapporte. Cette personne présente sa carte: Serge Bombjussokof. Vous ne pouvez

Clasius... Certes, son aspect n'avait rien de bien engageant; c'est à peine si dans sa visite hebdomadaire il adressait la parole à sa nièce; mais sous ce dehors glacial, se cachait peut-être un cœur ardent et chaud.

Ce fut alors un spectacle touchant: cette fillette accueillant le docte professeur de son plus doux sourire, le débarrassant de sa canne, approchant son fauteuil du feu; puis une fois qu'il est assis, elle s'assied à son tour, sur un tabouret tout près, tout près de son oncle, et silencieuse elle l'écoute en fixant sur lui le clair regard de ses grands yeux.

Elle fit tant et si bien qu'il s'aperçut un jour que l'enfant grandissait, et devenait jeune fille; il la questionna parfois sur ses travaux, et lui demanda de se mettre au piano, pour qu'il pût juger de son talent.

Petit à petit ses visites du dimanche se prolongèrent; il venait de meilleure heure, il s'en allait plus tard, et si d'aventure Mme de Berghes était appelée à sortir pour quelque œuvre pie, il ne songeait point à quitter le salon en même temps qu'elle. Sans qu'il s'en rendît compte, il se faisait une douce habitude de causer avec Nini, il s'amu-

faire autrement que d'allonger une pièce de quarante sous comme récompense. Vous avez compté sans l'humeur de votre charmante sœur aînée qui estime scandaleux le fait d'avoir donné un pourboire à ce sacré Russe, un bombifère sans doute, et patati et patata.

Vous touchez du piano (héritage de maman qui donnait des leçons). Votre voisin de dessous va partout répétant que vous jouez la même scie depuis tantôt trois ans, alors que votre répertoire s'est dernièrement enrichi de la *Mattchiche* et de la *Petite Tonkinoise*.

Dans l'après-midi, vous avez dû vous rendre chez votre ami Aimé, à Grandvaux. Vous rentrez le soir. Vous rentrez le soir, tel un cantonnier cherchant les bornes de la route cantonale. Le lendemain, au réveil, votre femme a le triste courage de vous reprocher la tasse de camomilles (10 centimes le gros cornet dans les bonnes drogueries), qu'elle est obligée de vous préparer.

Etc., etc., etc.

M. D.

La livraison de *janvier* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants:

Le Byron russe. Vie et œuvre de Lermontov, par Michel Delines. — Marguerite Fuller et ses lettres d'amour, par Marie Dutoit. — Deux contes de Noël: Le Noël éternel du brigand Giuseppe. — La lampe du couvent de Santa-Maria dei Miracoli, par M. Glantini. — Grandes villes allemandes. Etude synthétique, par Henry Aubert. — Les tribunaux d'enfants aux Etats-Unis d'Amérique, par F. Dupin de Saint-André. — L'arbre et la forêt, par Ed. Tallichet. — Ella, Scène de la vie lapone, de J. A. Früs. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle*:
Place de la Louve, 1, Lausanne

METSOTTET ET SON BELIET

DE TSEMIN DE FER

On'è pequa einprontà ora quand lè que faut allà d'on velàdzo à on autro, po cèin que lài a dâi tsemin de fè, dâi n'automobile, dâi trame, dâi locipède et tot lo diabblo et son train. Nè pas quemet dau vilhio teimps iò faillâi allà à pi, et qu'on ètâi cràno et guierrier, na pas lè dzouvenu d'ora ne savant pe rein mè lau servi de lau piaute que po trouppà su lè cotillon dâi femelle.

Metsottet, li, que demoràve pè lo fond dau Dzorot, vè lo *Refuge* (cein l'è dâo vilhio) n'ètâi jamé z'u ein tsemin de fè, et portant vo djuro que l'arrevàve à la cinquantanna. On coup, ie sè dit dinse:

— Mâ, tè rondzâi tot parâi! vu ître peindu se ie mouèro dévânt d'ître z'u on coup ein tsemin de fè que tot lo monde lài va ora. Yé justameint

sait de son frais babil et de ses réparties enfantines...

Un soir qu'il était seul avec elle, elle s'enhardit jusqu'à monter sur ses genoux, et l'on ne sait comment il arriva que les deux petits bras de l'enfant s'enlaccèrent autour du cou du vieillard, tandis qu'une voix murmurait à son oreille: « Non, non, ne partez pas encore, oncle Clasius, comme vous êtes bon, et comme je vous aime... »

Et pendant un instant Nini savoura cet immense bonheur, d'une caresse donnée et rendue. Car, sans s'en douter, la tête blanchissante du professeur s'était penchée vers la joue de l'enfant, pour y poser un baiser...

Et c'est pourquoi ce soir-là, l'heure étant passée, M. Clasius n'alla point au *Cercle des Maronniers*, lire les journaux comme d'habitude.

III

Il se promena longtemps dans sa bibliothèque, les mains derrière le dos, cherchant à analyser ce qui se passait en lui d'étrange et d'anormal. Des souvenirs de sa jeunesse remontaient par bouffées dans sa mémoire, il lui semblait qu'il se réveill-

on frère que dèmore ao bet dau lé, pè Dzenèva. M'eimportà se vè pas lo trovà, rein que po pouài montà su clli train d'infè.

Dan, mon Metsottet quand sè fut bin revou, avouè sè choqe à bolte, sa zaqua de la de-meindze su son gilet à mandze, sè tsausse de militéro iò l'è que l'avai doutà la raie rodze, son bounet à moutset avouè son tsapí dessus, ie s'embreye contre Lozena. Quand l'è que fù arrevà pè la Crâi-Bliantze, ie dèvance on certain Botsard de Cossalle que lè cougnessai tote que lè boune.

— Iò allà-vo ? que fà dinse à Metsottet.

— A Dzenèva, que repond l'autro, trovà son frère. Mâ ie vè pas à pî ; iè enviyà de preindre lo tsemin de fè, quand bin lai su jamé z'u.

— Ouah ! vo lai fte jamé z'u ? lai dit Botsard que lai ein voliaive djuvè de iena.

— Bin su que na. Dite-vâi, vo que z'ai l'air on bocon commi-voyageu, cein cote-te tchè ?

— Va vo cotà onna pice. Mâ, se vo voliaï, vo vu dere quemet faut fère po rein payf. Allà pî à la bornatse iò on preind lè beliet, vo z'ein dè-mandà ion po Dzenèva et vo farai trài iadzo : « Psst ! psst ! psst ! » ein passeint voutron dà dèso voutron nâ. Adan, voliant vo preindre po on fra-maçon et diabe lo balse que vo z'arai à payf.

Metsottet etàit tot conteint. Ie paye quartetta à Botsard, lo remache oncora on coup et mode po la gâra.

L'arreve lé vè la petita bornatse iò lai etàit écrit dessus : « Morges, Niole, Rond, Genève », et ie fà dinse à l'homme que veindai lè beliet : — Bailli mè vâi onna petità carta po alla à Dzenèva.

— A te que. L'è quatro francs.

— Quatro francs. Psst ! que fà Metsottet ein sè passant son dà dèso lo nâ quemet Botsard lai avai de.

— Oi, quatro francs !

— Psst ! fà oncora on coup Metsottet avouè lo dà.

— Lai a pas de psst que tigne. Voliaï-vo bailli lè quatro francs, oi ao bin na ?

— Psst !

Adan l'homme lai cliou la bornatse.

— Tè rondzâi la quinna, sè peinsave Metsot-tei, prau su que clli corps ne cougnai pas cein. Mè faut mî vito payf po avai la paix.

Lo dzo d'apri, Metsottet etàit revegnai de Dzenèva et remontâve pè lo *Refuge* quand reincontre oncora clli tsancro de Botsard.

— Eh bin ! que lai fà stisse, è-te bin z'u l'af-fère.

— Bin su que na, n'ant rein voliu oûre. Iè portant fè trài iadzo : « Psst ! » avouè mon dà dèso lo nâ.

— Ma, quâisi-vo ! et vo dite que n'ant pas com-

prâ, dite-mè vâi, avouè quinna man ai-vo fé : « Psst ! »

— Avouè la man drâte.

— Ao bin ! su pas mau l'èbahia que n'assant pas comprâ : bâogra de taborniau, l'è avouè la gautse que faillai fère ! MARC A LOUIS.

Le vrai moyen. — Il circule en ce moment quantité de fausses pièces.

— Il faudrait, dit quelqu'un, trouver le moyen de les reconnaître.

— Le moyen ? Il est bien simple. Vous commencez par recevoir toutes les pièces qu'on vous donne, puis vous faites des achats et vous payez avec ces pièces.

— Eh bien ?...

— Eh bien, parbleu, toutes celles qu'on vous refusera sont mauvaises.

La maladie à la mode. — Deux dames se rencontrent dans la rue.

— D'où venez-vous ?

— De chez mon docteur. Il m'a bien examinée et m'a dit : « Vous n'avez rien du tout. » Et puis il m'a remis cette ordonnance que je vais faire préparer à la pharmacie.

Les annonces. — Cueilli dans un de nos journaux :

« On demande toutes espèces de raccommodages, hommes et femmes, s'adresser, etc. »

CAFÉTERIE !

Nos bons confédérés de la Suisse allemande ont la manie d'employer une quantité de mots français, de donner une tournure française à nombre de leurs vocables ; ils vont même jusqu'à forger de nouveaux mots de la langue qui, si nous n'y veillons, ne sera bientôt plus la langue de Voltaire. Bien qu'ils aient plus d'un terme pour désigner ce que nous nommons un restaurant, ils l'appellent *Restauration*, et, chose affligeante, leur exemple est suivi par nombre de restaurateurs de la Suisse romande !

Aujourd'hui, nos amis de Bienne ont trouvé mieux encore. Leur journal *Schweizer Handels Courier* insère l'annonce d'un cafetier énumérant les spécialités — punch, grogs, moka, mélange viennois, etc. — de sa *Cafétérie* ! Cafétérie pour café ! comme on dit chapellerie ou cordonnerie ! le brave homme trouve la chose toute naturelle. Laissons-le dans son erreur, mais que les cafetiers de chez nous se gardent d'y tomber, s'ils ne veulent pas être boycottés par ceux qui souffrent, comme d'une blessure, de la mutilation de leur langue maternelle !

pas deviné plus tôt tout ce que le cœur de sa nièce lui offrait d'incomparables trésors, combien cette petite était isolée et pauvre dans sa richesse...

Quel étonnement quand on le vit arriver chez Mme de Berghes le mardi au lieu du dimanche ; il venait demander à sa sœur l'autorisation de donner quelques leçons à Nini, deux, trois fois par semaine. La fillette viendrait chez lui, et il la ramènerait lui-même à la maison, la leçon terminée.

L'autorisation fut accordée, et alors commença pour les deux amis une vie délicieuse, qu'on ne saurait raconter. La vieille bibliothèque s'était transformée à l'apparition de l'enfant, et la pendule, mise en mouvement par un doigt invisible, disait de sa voix joyeuse les heures envolées.

La surprise redoubla dans la ville, quand on vit le grave professeur profiter d'un matin de printemps pour se promener avec une petite fille, qu'il tenait par la main. Un indiscret qui les suivit aperçut le juriste qui franchissait d'un bond un fossé et s'escrimait dans une haie à atteindre avec sa canne une branche d'églaïntier.

C'était pour tous deux une série de découvertes qui les enchantèrent. Il n'avait plus écouté, le vieux Cladius, depuis quarante années, les mille voix de

Passe-temps de quinzaine.

Le mot de notre dernière charade est *cerf-volant*. Seulement sept réponses justes : celles de MM. Perrochon, Chexbres ; C. Reuteler, Lausanne ; E. Duperré, Vuillens-le-Château ; Eugenio et Cie, Yvonnand ; Burlat, cafetier, Orzens ; Mmes M. de Kœnel, Tavel s. Clarens ; Marie Lachenal, Genève.

La prime est échue à M. C. Reuteler, contrôleur des postes, Lausanne.

*

Mot en losange.

Il faut, lecteur, pour faire ce losange :

- Une lettre d'abord qu'on trouve dans *docteur* Ainsi que dans *archange*.
- Ce dont souvent un fort de la halle est porteur. — Un idolâtre. — Une boutade.
- Une femme frivole aimant à babiller.
- A Marathon, ce que rendit Miltiade.
- Le salpêtre, à coup sûr. — La saison, camarade, Agréable aux baigneurs. — Enfin pour désiller Tes yeux, je suis dans l'Iliade.

Prime : 1 vol. *Causeries du Conteur* (illustré) et 1 vol. *Au bon vieux temps des diligences*, par L. Monnet.

Les abonnés ont seuls droit au tirage au sort pour la prime.

Pianiste et auditeur. — Un pianiste qui préparait un concert dit à quelqu'un :

— Ah ! mon cher, vous ne savez pas ce que c'est dur de donner un concert !

— Et de l'écouter, donc !

A l'école. — *Le maître* : Que firent les Israélites, lorsqu'ils eurent passé la mer Rouge ?

Un élève : Ils se séchèrent.

Au Théâtre, nous aurons demain, dimanche, deux représentations qui feront salle comble. En matinée, *Les deux gosses*, de Decourcelles ; le soir, *Une cause célèbre*, un drame très poignant de Dennery et Cormon, qui ne nous a pas été donné depuis longtemps.

Mardi, par la tournée Baret, *Les âmes ennemies*, de Paul Loyson, une pièce fort intéressante. Enfin, jeudi, la spirituelle comédie de Pailleron, *Le monde où l'on s'ennuie*.

*

La série a commencé ; quand finira-t-elle ? Ah ! ça, difficile à dire. Peut-être dans un mois, peut-être dans deux. C'est de la revue du *Kursaal* que nous parlons, de *Faut pas s'y fier* ! On l'a dit, on le répète chaque jour : c'est le succès, un vrai succès. Les yeux, comme toujours dans ce genre de spectacle, ont la plus belle part. Costumes gracieux, riches même et très variés, décors charmants et originaux, minois troublants, couplets allègrement tournés — un peu trop timides, peut-être — musique entraînante, n'est-ce pas là tous les éléments de succès d'une vraie revue ? Aussi le *Kursaal* ne désemplit pas. Ce veinard de M. Tapie !

Demain, dimanche, matinée et soirée.

la nature, et il s'associait aux naïfs étonnements de son élève bien-aimée. Celle-ci faisait son éducation, et celui-là la recommandait...

Un beau jour, il donna sa démission de professeur, il n'avait plus le temps de s'occuper de droit... Sa porte, l'après-midi, était rigoureusement fermée ; et l'on disait qu'il voulait bien encore s'intéresser à quelques étudiants pauvres, et leur faciliter leurs études...

IV

Nini s'épanouissait à vue d'œil ; la frêle enfant se développait à ce souffle d'affection ; sa mère, toujours plus occupée par ses œuvres charitables, la laissait volontiers aller chez M. Cladius, et on lui cachait avec soin les escapades dans la campagne, qu'elle aurait trouvées, ainsi que miss Steable, bien peu compatibles avec ses principes d'éducation.

Bref tout marchait pour le mieux, lorsque Nini reçut pour la première fois une invitation à un bal.

(A suivre.)

R. de... J. de... M. de... Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

lait d'un profond engourdissement. Il contemplait d'un air étonné les grands in-folio de la bibliothèque, le *Corpus juris* entr'ouvert sur sa table, et se demandait si c'était bien lui qui depuis des années vivait ainsi loin de la nature, loin du soleil, loin de ses semblables dans une égoïste solitude. Il se rappela qu'enfant, il jouait dans cette même chambre, et que son père contemplait ses ébats d'un œil indulgent. L'air lui paraissait étouffant ; il ouvrit la fenêtre à grand-peine ; il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas été ouverte ainsi, toute grande !

Et comme si ce spectacle se présentait pour la première fois à ses regards, le vieux savant resta les yeux fixés sur l'immensité sereine et étoilée. — Une cloche sonna lentement une heure. — Les vibrations se prolongeaient dans le silence de la nuit. M. Cladius sentit une larme glisser sur sa joue : devenait-il fou ? Son cœur comprimé pendant des années se reprenait à battre... Un immense désir, une soif intense d'activité, de sympathie, de dévouement, bouillonnait en lui.

L'âme du vieillard s'était réveillée au contact de l'âme de l'enfant.

Et maintenant il se demandait comment il avait pu vivre si longtemps inutile, comment il n'avait